

au commencement de l'empire. La solitude du château de sa mère et sa complexion naturelle lui donnaient une excessive timidité : ce fut donc avec la réserve la plus silencieuse qu'il parcourut différents salons, assista à quelques fêtes, à un certain nombre de dîners dans la bonne compagnie, et à plusieurs déjeuners dans la mauvaise. On remarqua bien un peu son embarras et sa froideur ; mais son âge l'excusait, et personne ne devina l'étonnement sans pareil qu'il cachait avec le plus grand soin pour éviter ce reproche qui l'eût fait frissonner : *c'est un provincial !*

Ses idées étaient telles que les conversations les plus ordinaires, la vie des gens les plus honnêtes lui eussent paru criminelles ; et quand il se trouva dans ces réunions où toutes les questions religieuses, morales, politiques et sociales sont chaque jour discutées, alors effrayé, tremblant, il crut que le ciel allait lancer la foudre, que les autres hommes allaient fuir avec horreur ces raisonneurs audacieux ; que la loi devait atteindre leurs impudentes déclamations, ou le mépris en faire justice. . . . — Mais le ciel ne tonna point ; mais la foule se pressa pour écouter leur parole éloquente ou leurs mordantes critiques ; car leur esprit aventureux et piquant amenait la gaieté dans ces assemblées, et la foule ne s'éloigne que du malheur et de l'ennui ; mais la loi ne pensait point à frapper, et le mépris s'arrêtait à la porte du pauvre et n'osait approcher de leurs riches demeures. . . . Hermann se dit : on m'a trompé ! Alors, ne pouvant, dans ce qu'on lui avait enseigné, distinguer ce qui était erreur ou vérité, préjugé ou principe, délicatesse ou niaiserie, justice ou duperie, dans l'embarras du choix il se défit de tout.

Le cœur de l'homme ne peut se passer de but, de centre où viennent aboutir ses idées, ses projets, ses espérances : quand ses raisonnemens sont parvenus à détruire les croyances religieuses, et avec elles les principes et les devoirs, il éprouve un insurmontable besoin de rattacher à une base quelconque les actions de sa vie. L'esprit droit prend pour règle le sentiment inné de la justice ; l'âme tendre se laisse aller à l'idée que la bonté suffit à la diriger ; l'intelligence étroite, qui n'est pas entraînée par un bon cœur, ne voit rien au delà de l'intérêt.

Il y avait du génie dans l'égoïste qui a osé dire : *Plus on fait pour les autres, plus on fait pour soi.* — L'égoïste vulgaire pense : *Rien que pour moi seul.*

Un jour deux jeunes gens causaient ainsi dans un élégant appartement de la rue du Mont-Blanc :

— En vérité, Hermann, je ne vous comprends pas, et vous êtes bien l'être le plus singulier que je connaisse.

Ces mots étaient dits par un jeune homme d'une figure franche et ouverte qui se levait avec un léger mouvement d'impatience du fauteuil où il était assis près d'Hermann de Montigny. Celui-ci parut surpris et mécontent.

— Singulier ! et en quoi, s'il vous plaît, George ?

— En quoi ? en tout ! Voilà six ans que nous nous connaissons, et moi, à qui il suffit ordinairement de six jours pour faire un ami intime, je n'ai pas obtenu de vous la moindre confiance.

— Si je n'ai rien à confier ?

— Ceci est trop fort. — Vous êtes arrivé à Paris à dix-huit ans. Je suis le premier qui vous ait accueilli : je vous ai mené dans ma famille au faubourg Saint-Germain, chez mes amis à la Chaussée-d'Antin. Vous avez voulu danser à un bal royaliste, assister à une réunion républicaine, et faire un tour dans les salons des Tuileries un jour de fête. Je vous ai mené partout. Depuis six ans nous nous voyons deux ou trois fois par semaine, et... je ne connais rien de vos opinions politiques ; j'ignore tous vos projets ; je ne sais pas

une seule de vos bonnes fortunes ! . . . Enfin vous ne m'avez pas dit encore une seule fois. . . je suis amoureux.

— En revanche, George, vous venez de me le dire au moins pour la dixième.

— C'est cela ! quand je veux vous questionner sur ce qui vous regarde, vous trouvez toujours moyen de m'interrompre pour me parler de moi ! . . . mais il n'en sera pas ainsi aujourd'hui ; apprêtez-vous à me répondre : je ne sors pas d'ici que je ne sache à quoi m'en tenir.

En disant cela George s'assit de nouveau, avec un air bien décidé à ne pas quitter la place avant d'avoir satisfait sa curiosité.

— Allons, je vois qu'il faut me résigner à subir un interrogatoire, reprit Hermann en riant, mais sans embarras, sûr qu'il était de ne pas laisser échapper un mot de plus qu'il n'avait résolu d'en prononcer.

— Vous serez bien obligé de dire la vérité cette fois, ajouta George avec une expression de joie.

Le visage d'Hermann répondit par un demi-sourire d'une inexprimable malice, qui eût donné à son ami de vraies inquiétudes sur le dessein qu'il formait d'obtenir une confiance, si George n'eût été dans ce moment trop préoccupé par l'objet des questions projetées pour faire attention à ce sourire.

— Vous pensez à vous marier, Hermann ?

Un grand éclat de rire fut la seule réponse qu'il obtint.

— Ne dirait-on pas qu'il y a de la folie à faire une pareille supposition ! Vous n'avez que vingt-quatre ans, il est vrai ; mais, autant qu'on peut juger des projets particuliers de quelqu'un d'après ses idées générales, je puis bien présumer que votre désir n'est pas de rester garçon, et même que vous comptez vous marier très jeune. Le mariage, dites-vous n'est qu'une affaire qu'il faut tâcher de rendre aussi bonne que possible. C'est donc avec tous ses avantages qu'on doit la tenter, afin d'avoir plus de chance de succès ; et vous ajoutez souvent qu'il faut arranger sa situation et sa fortune le plus tôt qu'on peut, afin d'en jouir le plus long-temps possible ; car vous avez un certain nombre de maximes générales qui sont toutes bien entendues dans votre intérêt, Hermann.

Hermann rougit légèrement. — Ah ! vous pensez cela, dit-il en s'efforçant de rire.

George reprit : — Votre intention est-elle réellement d'épouser Mlle Louise de Melcourt ?

— Cela ne justifierait guère l'opinion que vous semblez avoir de mon discernement dans ce qui a rapport à mes intérêts. Mme de Melcourt n'a qu'une médiocre fortune et deux filles à marier.

— Mais enfin, vous paraissez depuis quelques mois vous occuper particulièrement de l'ainée. Elle rougit quand vous entrez ; et hier, après votre départ du bal, elle est devenue tout à coup sérieuse, s'est plainte de la fatigue et n'a pas voulu danser. Ces dames sont vos parentes ; elles occupent un rang distingué dans le monde, jouissent d'une considération méritée. Vous n'êtes point de ces étourdis qui agissent sans réflexion : vous voulez donc épouser Mlle de Melcourt, puisque vous vous en faites aimer ?

Hermann parut contrarié. Il réfléchit un moment et répondit : Mlle de Melcourt n'a jamais rougi quand j'entrais ; elle était sûrement fatiguée quand elle a jugé à propos de ne plus danser, et vous conviendrez, George, que cette réserve, dont vous avez presque l'air de me faire un reproche, est au contraire une qualité essentielle, puisque de ma confiante amitié pour une parente vous concluez que je veux me marier ; et de ce que la danse l'a en-